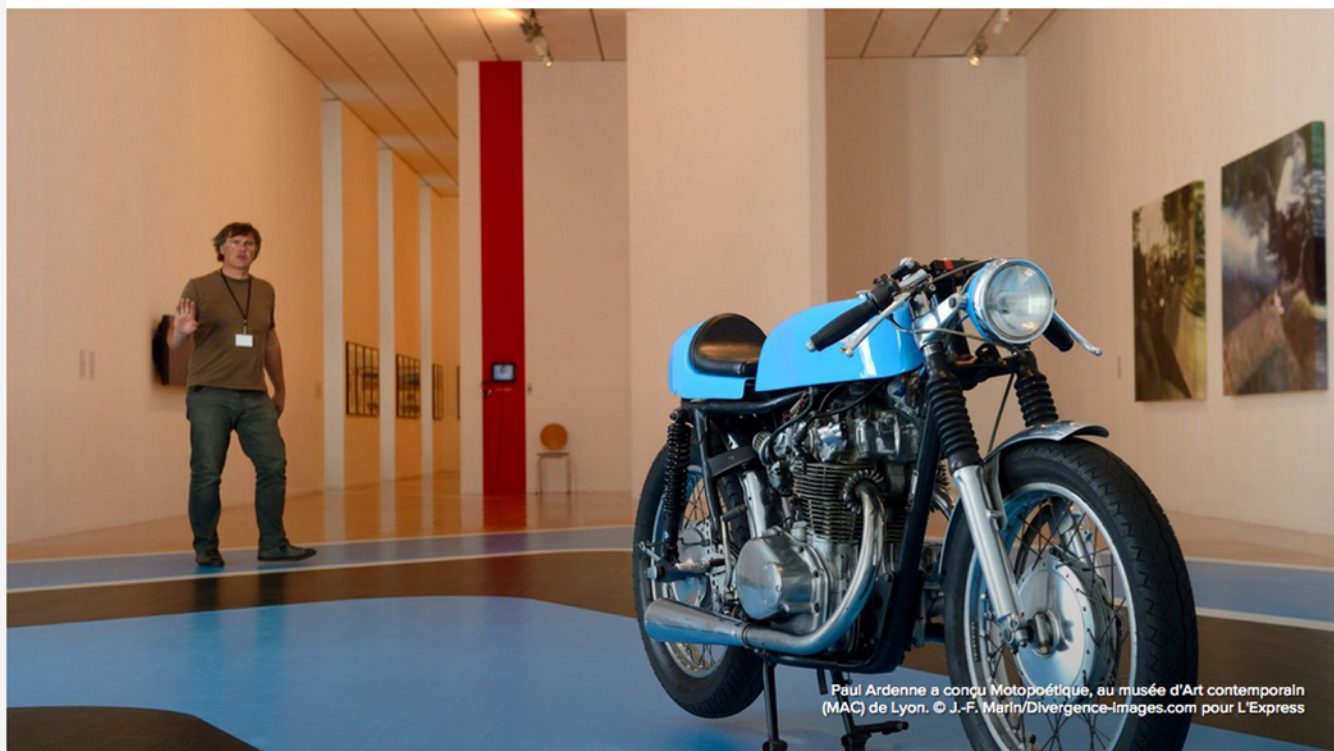


Les commissaires d'exposition, ces nouveaux maîtres d'oeuvres

Actualité / Culture / Arts / Par Annick Colonna-Césari, publié le 05/04/2014 à 18:13



Paul Ardenne a conçu *Motopoétique*, au musée d'Art contemporain (MAC) de Lyon. © J.-F. Marlin/Divergence-Images.com pour L'Express

Peu connu du grand public, le commissaire d'exposition est devenu, en quelques années, un personnage clef de l'art contemporain. Enquête chez ceux qui réinventent la création et font les stars de demain.

[La moto est la vedette du musée d'Art contemporain \(MAC\) de Lyon.](#)

Oui, cet engin à deux roues et à moteur plus courant sur les circuits que sur les cimaises - si l'on peut dire. Plus précisément, la culture moto sous toutes ses facettes : peinture, sculpture, vidéo ou photo. *Motopoétique* (nom de cette exposition à laquelle personne n'avait encore songé) a été conçue par Paul Ardenne, dont la passion pour l'histoire de l'art n'a d'égale que celle de la belle mécanique. A travers ce corps-à-corps de l'homme et de sa machine, Paul Ardenne fait l'éloge, plus métaphysique qu'on ne l'imagine, de la sensation.

A Paris, au Palais de Tokyo, l'ambiance, moins festive, est tout aussi percutante. Le philosophe et historien Georges Didi-Huberman a déployé entre les murs une spectaculaire installation. *Nouvelles histoires de fantômes* se compose d'une mosaïque de projections d'extraits de films d'Eisenstein, de Pasolini ou de Godard, traitant d'un thème commun aux êtres humains : la lamentation.

Deux expos, deux thèmes étonnants, deux scénographies originales : le temps où les conservateurs accrochaient sagement les oeuvres en des monographies bien rangées est révolu. Les commissaires d'aujourd'hui font entendre leur voix, inventent des concepts, montrent leurs muscles. Parfois avec succès, parfois non.

Des indépendants moins formatés que les institutionnels

Les "curators" (conservateurs) - mot anglais venu du latin *curator* (celui qui prend soin) - comme ils préfèrent s'appeler aujourd'hui, sans doute pour échapper à l'insigne ambigu du commissaire - sont nés des années 1980 et de la vogue de l'art contemporain. Les musées et les biennales commencent alors à se développer partout dans le monde. Aux traditionnels conservateurs se sont ainsi ajoutés une flopée d'indépendants dont la particularité est d'être moins formatés que les institutionnels.

Plus seulement historiens d'art, mais aussi critiques, universitaires, écrivains, ils revendiquent le droit à la subjectivité, affichent leurs points de vue, inspirent des projets. "Les curators s'apparentent à des sélectionneurs et leurs expositions à des castings", soutient le sociologue Laurent Jeanpierre. "Leurs idées sont souvent inattendues", note Thierry Raspail, directeur du MAC de Lyon. On l'avait remarqué. Jean de Loisy, président du Palais de Tokyo, recherche ceux qui ont "la capacité d'inventer un espace physique et mental original" - traduction : ceux qui ont un "style". Un univers, des intuitions, un peu de folie aussi. C'est le cas de Georges Didi-Huberman, apprécié pour ses approches ontologiques, ou de Jean-Hubert Martin, électron libre réputé de la profession.

Cet ancien directeur du Musée national d'art moderne, à Paris, et du Museum Kunstpalast de Düsseldorf est l'un des premiers à avoir fait sauter les verrous de l'histoire de l'art en décroissant les cultures. Dans sa récente exposition de la Maison rouge, à Paris, baptisée *Le Théâtre du monde*, [Damien Hirst](#) côtoyait Francisco de Goya et l'Égypte ancienne. Le succès a été au rendez-vous. Car le public aime la surprise et la nouveauté. Ce qui n'est pas le cas de tout le monde.

"Le problème, fulmine le plasticien [Daniel Buren](#), c'est qu'aujourd'hui les commissaires monopolisent davantage l'attention que les artistes. On juge leur talent, leur clairvoyance, comme s'ils étaient eux-mêmes les artistes." Une figure incarne particulièrement cette "starification" : le Suisse Hans Ulrich Obrist, co-directeur de la Serpentine Gallery, à Londres, et auteur de centaines d'expositions. Les institutions mondiales s'arrachent ses services. Il est le premier, par exemple, à avoir travaillé pour les pays arabes. Les autorités qatariennes l'ont recruté pour orchestrer les expositions du Mathaf, leur musée flambant neuf de Doha.



Jean de Loisy, président du Palais de Tokyo, recherche ceux qui ont un "style". © JPGuilloteau/L'Express

Ces curators nouvelle vague bousculent donc la planète de l'art. Tant mieux. Ils sortent des sentiers battus, multiplient les angles d'attaque, surprennent, font surgir de nouveaux regards. "Si les expositions restent des projets intellectuels, les commissaires constituent un enjeu médiatique autant qu'économique, reconnaît Jean de Loisy. Ils drainent dans leur sillage non seulement un public d'aficionados mais aussi des sponsors."

Car ils sont devenus des "marques", analyse Raphaële Jeune, présidente des Commissaires d'exposition associés (C-E-A). Daniel Buren, encore lui, dénonce depuis des années, le phénomène : à force de vouloir imposer leurs vues, certains en viennent à instrumentaliser les oeuvres, afin d'"illustrer leur propos. Et la situation, ne fait que s'aggraver". L'homme des *Colonnes* du Palais-Royal a d'ailleurs déjà été leur "victime", au point d'en être arrivé à exiger le retrait de ses oeuvres, comme lors d'une exposition collective en 1989. Ce cas reste néanmoins plutôt rare.

L'importance des expositions dans la vie des artistes

Ce sont en effet les expositions thématiques qui font le plus souvent l'objet de critiques. *Les Aventures de la vérité*, orchestrées par Bernard-Henri Lévy à la Fondation Maeght, à Saint-Paul-de-Vence, à l'été 2013, en sont un exemple. BHL entendait, par un va-et-vient entre peintures classiques et contemporaines, illustrer les rapports qu'ont entretenus durant les siècles, l'art et la philosophie. Mais certaines oeuvres ne servaient qu'à nourrir ses propres fantasmes.

On se souvient également de *Giacometti et les Etrusques*, qu'a accueilli la Pinacothèque de Paris. Il s'agissait là de montrer que les personnages longilignes chers à l'artiste suisse tiraient leur origine d'une rencontre avec une statuette étrusque, *L'Ombre du soir*. Pure fantaisie, en réalité, reposant sur une vague ressemblance.

L'exposition qui ouvre au musée Rodin prend aussi le risque de flirter avec l'approximation ? L'Express ne l'a pas encore vue. Sa commissaire, Judith Benhamou-Huet, confronte les clichés du sulfureux New-Yorkais Robert [Mapplethorpe](#) aux oeuvres du créateur du Penseur. "Parce que, dit-elle, l'ambition de Mapplethorpe était de faire de la sculpture en photographie et qu'il existe de troublantes analogies entre leurs deux oeuvres." Soit.

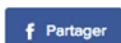
Mais nul ne sait si Mapplethorpe a un jour regardé les sculptures en question, et, s'il faisait ouvertement référence à Michel-Ange, il n'a jamais parlé de Rodin. Avant le vernissage de *Motopoétique*, quelquesuns des artistes de l'exposition s'inquiétaient de savoir à quelle sauce ils allaient être mangés, se demandant si leurs créations ne seraient pas vampirisées par la mécanique. Leurs craintes se sont vite dissipées. Tout roule, apparemment.

Pour expliquer le pouvoir grandissant des commissaires, le sociologue Laurent Jeanpierre livre sa propre interprétation. Il reflète, selon lui, l'importance que les expositions ont prise dans la vie des artistes contemporains. Pour le comprendre, il faut revenir en arrière.

"Les peintres et sculpteurs des avantgardes modernistes ne bénéficiaient que tardivement d'une exposition muséale, explique-t-il. [Marcel Duchamp](#) lui-même n'en a eu qu'une seule, et encore, neuf ans après sa mort, en 1977, à l'ouverture du Centre Pompidou." La situation, ces dernières années, a radicalement changé. Le monde de l'art s'est professionnalisé et le marché a explosé. "Tout plasticien contemporain se doit d'avoir eu son exposition vers 40 ou 45 ans, surtout s'il envisage une carrière internationale", reprend-il.

La fonction du curator ne consiste donc pas seulement à choisir des œuvres et à les rassembler dans un espace. Il fouille dans les ateliers, repère les nouveaux talents, suit l'évolution de leur travail, leur ouvre les portes du circuit de l'art. Lorsqu'un plasticien tombe sur un commissaire influent, la chance peut lui sourire. "Tout le milieu prête alors attention à lui, confirme Jean de Loisy. Ne serait-ce que par curiosité."

L'appui d'un curator donne de la visibilité et de la crédibilité. Il permet de construire une réputation. Si le commissaire ne fait pas directement la cote de ses protégés, il y contribue en devenant le lien entre l'institution et le marché. C'est bien le nouvel homme fort du monde de l'art. A l'image ni policière ni policée.



✈ Et aussi : [Culture](#) [Arts](#)